

Je suis venu, j'ai vu et... j'ai pleuré

Mon voyage à Kinshasa en République Démocratique du Congo du 28 juin au 12 juillet 2003

Non je n'ai pas embrassé le sol en débarquant de l'avion. J'avais mal à la cheville droite. C'est le résultat d'un tacle mal placé au cours d'un match de foot, disputé avec mes collègues la veille de mon voyage. En débarquant de l'avion à l'aéroport de Ndjili, j'avais chaud. Tous mes sens étaient aux aguets. Je ne voulais rien manquer de ce premier contact. J'ai cherché du regard ceux qui sont venus m'accueillir. Personne sur le tarmac. J'ai suivi la file des passagers qui se dirigeaient vers le poste de contrôle. Il y avait deux files : celle des détenteurs d'un passeport congolais et celle des étrangers. J'ai pris la file des étrangers. Il faut assumer ses choix. J'ai retenu mes larmes. Il régnait un désordre bruyant dans l'aéroport. Les différents agents (police, douanes, santé publique etc..) étaient à la recherche de pigeons à plumer. Une personne mandatée par mon frère vint s'occuper de mes formalités d'entrée et de mes bagages. Une deuxième personne arriva et se mit à gronder la première personne. Ils voulaient s'occuper de moi tous les deux. La deuxième personne me demanda de lui confier mon passeport. Je refusai de le lui donner. Je me repentai déjà d'avoir confié la souche de mes bagages à la première personne. Excès de méfiance. Manque de confiance. Finalement, tout cela se passa très bien. Je fus conduit au salon VIP où mon frère vint me rejoindre. Mes bagages furent récupérés sans problème.

J'ai pleuré de joie en revoyant mes frères et sœurs, mes cousins, neveux et nièces, oncles et tantes. Au moins une cinquantaine de personnes m'attendait chez mon frère. Ma dernière rencontre avec certaines d'entre elles date d'au moins 25 ans. Il y avait beaucoup de neveux et nièces que je n'avais jamais vus car ils sont nés après mon départ du Congo en 1980. Pour eux j'étais un mythe. Le tonton qui a pris la nationalité française et qui a épousé une blanche. Je me sentais observé, analysé, disséqué du regard. Certains ont chanté et dansé. J'ai chanté et dansé avec eux. J'ai pris les plus petits sur mes genoux. La ressemblance de certaines de mes nièces avec leurs mères, mes sœurs, était telle que j'avais l'impression de revoir ces dernières petites. Le mythe s'est fait chair. Je n'avais pas faim. J'avais dîné dans l'avion. J'ai quand même mangé avec eux. De bon appétit. De mon temps tout le monde plongeait la main dans le plat ou trônait la grosse boule de fufou à base de farine de maïs. Mais les temps ont changé. Il n'y a plus de grosse boule au milieu de la table. Il y a plusieurs boules de taille moyenne. Chacun en prend une et la dispose dans la sous-tasse placée en face de lui. L'exercice consiste ensuite à façonner des petites boules, à leur associer un peu de sauce, de légume ou de viande avant d'expédier le tout d'une pichenette au fond de la bouche. J'ai mangé du riz, du manioc, des bananes plantains, du poisson en papillote, de la viande boucanée, du poisson fumé, salé et tutti quanti.

J'ai vu un quartier non urbanisé traversé par des ravins creusés par des pluies diluviennes. Pour aller de l'autre côté du quartier, il fallait descendre dans le ravin et remonter sur l'autre bord. Au fond du ravin, j'ai vu des épaves. Mais comment font-ils pour traverser pendant la saison des pluies ?

J'ai vu une église effondrée, engloutie dans un ravin.

J'ai voulu rendre un dernier hommage à mon petit frère Claude décédé en 1989 mais je n'ai pas retrouvé sa tombe. Je voulais lui dire que sa mort m'a appris beaucoup de choses. Il y a certains moments de la vie où l'on ne peut compter que sur soi même. Il n'est pas toujours facile de se faire comprendre. Je voulais lui demander pardon de ne pas l'avoir compris. En relisant plus tard les lettres qu'il m'a écrites, j'ai compris le message qu'il voulait faire passer.

Mais c'était trop tard. Il était déjà parti. Je ne saurais jamais où il repose. Le cimetière a été pillé. Les croix ont été brisées. Elles contiennent du fer à béton utilisé dans la construction des maisons ou d'autres croix. La nature a repris ses droits. Il fallait une machette pour progresser dans ce fouillis végétal. Il n'y a pas d'allées, pas de plan. Les tombes sont disposées n'importe comment. J'ose à peine imaginer le trafic de cercueils et autres accessoires mortuaires. J'avais préparé un petit mot pour Claude. Je le lui ai lu dans ma tête. Je pensais que le respect pour les morts passait par celui du lieu où reposent leurs restes. Les vivants sont trop occupés à assurer leur survie pour se soucier des morts. Quelqu'un a défriché un petit bout du cimetière et y a planté du manioc et de la canne à sucre. La vie doit continuer. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit « laisser les morts pleurer leurs morts » ou quelque chose dans ce genre ... Mais tout de même ! Le cimetière de Kinsuka est plein depuis longtemps. Il est encerclé par des habitations dont il n'est séparé par aucune clôture. Aucun mur. Le sol est très meuble. A la première grosse pluie l'érosion emportera cette terre vers la vallée. Cette terre, mélangée aux restes des humains qui étaient censés y trouver la paix éternelle, nourrira les vivants. Il ne faut surtout pas demander aux gardiens du cimetière de vous aider à retrouver une tombe. Ils inscriront le nom de la personne que vous recherchez sur une tombe quelconque et vous feront croire que c'est celle de votre cher disparu. Nous avons pu démasquer leur supercherie car ils se sont trompés en mélangeant le nom de Claude et celui de la tante Thérèse Ikonda que nous leur avions également confié.

Je n'ai retrouvé aucune des images de Kinshasa que j'avais conservées dans mon esprit. Des deux axes, le temps et l'espace qui m'éloignaient de mes origines, j'en ai résolu qu'un, l'espace. Il a suffi d'un peu plus de huit heures de vol en avion. Le deuxième axe, le temps, je ne pourrais jamais le résoudre. La machine à remonter le temps n'existe pas dans la réalité. Elle existe dans ma tête. De toutes mes références externes, la temporelle restera insoluble. Tant mieux. Une chose au moins est sûre. Ces images du passé resteront toujours dans ma mémoire. Mon Kin à moi, mon Bandal à moi, je peux m'y rendre quand je veux. Pas besoin de visa. Pas besoin de prendre l'avion. Il suffit de s'allonger dans un endroit calme et de fermer les yeux. Je n'y serai jamais un étranger. Je n'y serai jamais un mythe.

Je suis venu car il le fallait. Cela faisait trop longtemps que j'étais parti. Il fallait que je confronte les images que j'ai conservées dans mon esprit à la réalité. Il fallait que je me rende compte de visu des réalités que j'ai si souvent lues dans les journaux et sur Internet.

Je suis venu car j'avais besoin de me ressourcer. Je commençais à trop m'imprégner de la culture occidentale avec sa tendance à tout ramener vers soi. Il me fallait une bouée à laquelle me raccrocher pour ne pas sombrer dans l'égoïsme. J'avais besoin de me fixer des nouveaux repères. J'avais besoin de relativiser ma situation.

J'ai vu des bâtiments dégradés, des rues sales avec des sacs plastiques partout, des égouts à ciel ouvert à quelques centimètres des braseros sur lesquels bouillaient des casseroles de « pondu ».

J'ai vu un peuple solidaire, débrouillard qui arrive à survivre sans salaire, sans service public, en dehors de toute statistique économique. J'ai vu un peuple ingénieux qui s'est approprié la technologie de la téléphonie mobile, de l'Internet sans fil. J'ai vu des mécaniciens faire rouler des épaves. J'ai vu des journalistes écrire leurs articles dans des conditions de dénuement total.

J'ai vu un coin paradisiaque, au bord du fleuve Congo. On y a passé un après-midi tranquille loin du tumulte de Kin.

J'ai vu tout cela et j'ai pleuré.

J'ai pleuré en quittant ce pays, en quittant, mes frères et sœurs, mes neveux et nièces, oncles et tantes, cousins et cousines, amis d'enfance. J'ai pleuré parce que je ne reverrais plus jamais certains d'entre eux vivants. Mais je sais que ce pays vivra. J'ai promis de revenir. Une chose est sûre : je n'attendrai pas 22 ans avant de revenir.

Merci à tous pour votre accueil. J'ai décidé de faire un texte court. Je ne vais donc pas citer tous les noms. Merci de m'avoir appris que dans une famille africaine, chaque membre a son importance. Tout le monde donne, tout le monde reçoit. Certains n'ont que leur présence, leur bonne humeur et leur foi en l'avenir à partager. D'autres peuvent apporter une aide matérielle. Tenez bon et continuez à lutter et à vous soutenir mutuellement comme vous l'avez toujours fait.

Eugène MPUNDU,
Août 2003,
Thionville, France